

philippe
garnier

cales



babel nuit

DU MÊME AUTEUR

La Tiédeur, *Presses universitaires de France, 2000*
Une petite cure de flou, *Presses universitaires de France, 2002*
Mon père s'est perdu au fond du couloir, *Melville, 2005*
Roman de plage, *Denoël, 2007*

PAS DU MÊME AUTEUR

David Goodis, *La Vie en noir et blanc, Seuil, 1984*
Maquis. Aperçu d'un autre paysage américain, *Payot, 1993*
Bon pied bon œil. Deux rencontres avec André de Toth, le dernier borgne d'Hollywood, *Institut Lumière/Actes Sud, 1993*
Honni soit qui Malibu. Quelques écrivains à Hollywood, *Grasset, 1996*
Les Coins coupés. Sous le rock : une allégorie, *Grasset, 2001*
Caractères. Moindres lumières à Hollywood, *Grasset, 2006*
Freelance. Grover Lewis à Rolling Stone : une vie dans les marges du journalisme, *Grasset, 2009*
L'Oreille d'un sourd. 30 ans de journalisme : L'Amérique dans le rétroviseur, *Grasset, 2011*

babel nuit

philippe garnier

babel nuit

roman

verticales

© Éditions Gallimard, mars 2012.

À Roméo

I

Chaque matin les voyelles s'ouvraient dans la lumière blanche de l'appartement et je me rendormais quelques minutes dans le magma de *ôôôôôô*, de *ûûûûûû*, de *ëëëëëë* qui accompagnait le départ de mon père, ensuite la douche coulait, le téléphone sonnait, les cuillers tintaient, le pain grillait et ma mère modulait des syllabes élastiques et obscures. Ce n'était pas un malentendu entre les générations mais une barrière phonétique. Les sons qui sortaient de la bouche de mes parents n'avaient pas plus de sens que la caresse de la pluie ou le chuintement d'un essuie-glace. J'attendais une phrase ou quelques mots dans un affût stérile qui pouvait durer un jour ou deux, j'en perdais l'appétit et le sommeil avant de me résigner à vivre avec mon père et ma mère sans les comprendre, comme s'ils avaient un vocodeur au fond de la gorge. Ces bruits qu'ils produisaient du matin au soir, j'ai mis des années à saisir qu'ils formaient une langue. L'intonation n'y changeait rien. Je ne cherchais pas à savoir pourquoi mes parents émettaient des sons

II

énigmatiques, déjà heureux qu'il n'y ait pas d'enquête sur nous, évitant les questions gênantes et les confidences.

Je n'ai jamais su si mes parents comprenaient ce que j'essayais de leur dire. Je mélangeais des mots appris dans la rue avec des sons éclos spécialement pour eux dans l'appartement, des sons qui changeaient d'un jour à l'autre et que j'ai peu à peu oubliés. Ils devaient en déchiffrer la plus grande part, puisque mes besoins de base étaient couverts. Je grandissais dans des vêtements dont la taille changeait chaque année et qui ressemblaient aux vêtements des autres enfants. La coupe de mes pantalons se reflétait bizarrement dans le miroir, comme s'ils n'avaient pas été achetés avec des mots ordinaires. Très vite, je suis allé me fournir moi-même. Lorsque je ne rentrais plus dans mes chaussures, je les déposais devant ma porte avant de me coucher et, muni de quelques billets, j'allais dès le lendemain en essayer une nouvelle paire au Monoprix.

Mes succès scolaires ne déclenchaient aucune réaction visible, mes échecs non plus. J'étais un enfant anormalement normal, l'école et le quartier suffisaient à mon apprentissage. Passants, voisins, caissières de supermarché, chocs mats des poubelles au matin se fondaient dans cette rumeur de fond de classe où chaque septembre je reprenais pied comme sur une terre australe pleine de mots et de taches d'encre. À chaque rentrée, sur mon dossier scolaire, ma mère remplissait les cases réservées

à mes nom et prénom que j'ai fini par assimiler comme deux données aussi essentielles que l'option anglais ou la dispense de piscine. Le reste du temps, mes parents s'adressaient à moi dans une bouillie verbale chaleureuse, mais sans rien qui ressemble au point fixe et rassurant d'un nom propre.

Aujourd'hui j'en garde un souvenir confus et angoissé, j'hésite à replonger dans les toutes premières années de ma vie, à revivre le chaos de la petite enfance, ce temps où je ne faisais pas la différence entre leurs voix et les bruits du reste du monde. Ce que ma mère ou mon père avaient à me dire se confondait alors avec le vacarme d'une journée, le hurlement d'un voisin, le froissement d'un emballage, la vibration d'un tuyau ou l'aboïement d'un chien. La circulation de notre rue était aussi pleine d'enseignements que les lèvres de ma mère qui s'agitaient par-dessus et je les recevais avec l'attention irrégulière des enfants. Pourquoi je privilégiais tel son plutôt qu'un autre, je ne sais pas. Mais autant qu'il m'en souviennne, cela ne me posait pas de problème particulier, comme si une clameur globale s'engouffrait en moi pour me propulser vers l'avenir.

J'entends encore ce marteau piqueur de mes cinq ans. Ma mère remuait les lèvres en attendant de traverser la rue. L'engin déployait une gamme sismique et caverneuse à laquelle j'étais très sensible. Cette percussion infernale dilatait le temps et je restais sourd à la voix maternelle qui voulait sans doute que j'avance sur les

clous. Maman me tirait par la main mais quelque chose me troublait et je restais rivé au trottoir. Le tremblement du pic dans l'asphalte ne me paraissait pas incompatible avec la voix d'un adulte, mais dans un registre plutôt masculin que féminin et la gêne s'installait si profond en moi qu'il était hors de question de traverser la rue. Ma mère s'exprimait à côté du marteau piqueur et non plus dans un nuage de bruits. Sa voix était séparée du monde mais je ne comprenais pas plus ce qu'elle me disait que je ne trouvais de sens au tonnerre qui défonçait la voirie. Le paysage explosait en fragments sonores. Je passai l'année de mes six ans sans pouvoir traverser les clous. Ce fut une allergie infantile terrible mais plus discrète qu'un eczéma. Impossible de revenir en arrière : j'avais compris que mon père et ma mère parlaient séparément du monde, chacun de leur côté comme la plupart des humains. Une fois entré dans le labyrinthe de ces discours isolés, je m'y suis habitué.

Ces épisodes s'emboîtent dans ce que j'appellerais la version officielle de mon enfance. La logique que j'essaie d'y mettre se disloque, le chaos remonte, l'angoisse qui m'envahit se fait de moins en moins supportable et c'est cela qui me pousse à écrire aujourd'hui, comme s'il fallait canaliser une fois pour toutes cette soupe primitive de voyelles et de consonnes. Des autistes revenus à la vie normale écoutent mon histoire avec perplexité, car elle ne ressemble pas à la leur. Un peu comme si j'avais développé une maladie orpheline qui ne concernait que

mes parents, une maladie exclusivement tournée vers le langage, *leur* langage.

À la fin de ma septième année, j'avais compris que nos sons à nous n'avaient rien de commun avec la langue de la rue et de l'école, qui résonnait dans mon cerveau et mes cordes vocales. Cela faisait partie de ma vie et me différenciait à jamais des amis de mon âge. Mon père utilisait une gamme de phonèmes vaste et changeante, avec des consonnes dentales, palatales, gutturales et chuintantes qui évoluaient tous les jours. J'ai bien sûr essayé d'en isoler quelques-unes, de les retenir et de les lui répéter le lendemain mais, soit je les prononçais mal, soit il avait créé des sons pour une journée seulement, il ne les reconnaissait jamais. Il y avait des *kh* gutturaux, des *gh* aspirés, des *r* roulés ou rauques, des périodes sans consonnes du tout. En revenant de sa journée de travail, il s'effondrait sur le divan, retirait ses chaussures, se versait un alcool dans un verre dépoli et disait quelque chose comme *abahalaala*, mais le lendemain à la même heure et sur le même divan avec le même verre rempli à ras bord, ça pouvait glisser insidieusement vers *achiakawa* ou simplement *kok*. Rien ne l'obligeait à prononcer les mêmes mots au même moment de la journée et dans ce magma, je traçais des repères qui m'égarèrent à nouveau. Cela dépendait peut-être de l'alcool qu'il buvait, mais nul ne savait ce qu'il mettait dans son verre. Lorsqu'il rebouchait la bouteille il prononçait une sorte de *yekssh* languissant ponctué par

un claquement de langue, mais parfois se contentait de marmonner *è vero*.

Ma mère évoluait dans une langue en apparence beaucoup plus pauvre, que je percevais comme une voyelle interminable, même si j'y décelais des inflexions subtiles. Sa langue à elle était comme un tableau monochrome; lorsqu'on n'a pas reçu le mode d'emploi de l'artiste, on en est réduit à guetter par soi-même les variations infimes dans la texture de la toile, les jeux de lumière dans la brillance et le mat. Quand elle basculait dans le monochrome intégral et que son langage devenait une seule voyelle continue, monotone et bien au-delà d'un temps de parole acceptable, souvent pendant les vacances d'été, mon père semblait mécontent et répétait plusieurs fois par jour quelque chose qui ressemblait à *kok* ou *kak* ou même *whak*, *whagg*, ou simplement *what?* comme en anglais, mais en tout cas pas le *kok* du salon.

Je n'étais pas aidé par leurs inflexions vocales, qui changeaient selon leurs humeurs mais sans régularité ni permanence. Je regardais souvent ces documentaires animaliers où une voix chaude et articulée, la voix rassurante de la télévision, commentait la cacophonie des mouettes nichant au creux d'une falaise. Chimpanzés, hyènes et loutres se faisaient entendre de leurs petits par des couinements énergiques. Même pour des humains qui n'entraient pas dans leurs subtilités, il n'y avait pas de doute sur l'émotion des bêtes. Au-delà des mots, les créatures vivantes manifestent le plaisir ou la colère

dans le souffle et le grain de la voix. Pas mes parents. Au moment où leur voix sortait, elle ne signifiait rien. Avaient-ils des émotions compréhensibles? C'est ce que je me suis demandé le jour où, dans le salon, face au téléviseur allumé, je les ai surpris se tenant par la main en poussant un grognement sourd et terrible.

Une membrane de guimbarde, une bille de sifflet à roulette, une lame de scie musicale, une banque de sons numérisés : qu'est-ce qui pouvait vibrer au fond de leur gorge? Peut-être jouaient-ils leur partition dans une symphonie beaucoup plus vaste. Mes parents ne parlaient pas, ils contribuaient au plan sonore du monde, à une autre échelle. Le vent des galaxies s'amenuisait à travers eux comme dans une conque marine à taille humaine. Ils vibraient dans l'espace comme les rhombes sacrés des tribus amazoniennes. Tous les jours devant moi, entre le canapé et la machine à laver, se déroulait une expérience initiatique qui ne menait nulle part. D'ailleurs, le mystère ne régnait pas que de notre côté. Est-ce que les autres enfants comprenaient si bien que ça leurs parents? Leurs conversations apparemment si faciles n'étaient-elles pas truffées de pièges? Ces pensées profondes ne résolveaient pas mes difficultés. Ce que j'entendais pouvait n'être qu'un interminable balbutiement, chrysalide d'une parole future.

Un mercredi après-midi de ma huitième année, je suis tombé sur un reportage consacré à de jeunes sourds-muets et j'ai assimilé certains signes de leur langage.

Pendant des mois, j'ai exécuté la gestuelle avec deux ou trois doigts, les sourcils relevés pour souligner le désir d'être compris. Mes parents ont accueilli tout cela avec indifférence, sans interrompre leur logorrhée que mes gestes nerveux auraient voulu segmenter et découper en lamelles. Ils n'éprouvaient aucune inquiétude. J'ai terminé dans une pantomime accélérée avant de tomber de fatigue et d'énervement.

Cela se passait il y a trente ans. Nous écoutions France Inter, France Culture, mais aussi la BBC et Radio Moscou, dont ils suivaient le flux en hochant la tête et en émettant des sons sans doute complices. De vraies langues s'échappaient du poste, je le savais et tant bien que mal tâchais de m'y repérer. Ces émissions nous rassemblaient tous les trois. Je me souviens du retentissant *daraguïe tovaritchi* (chers camarades) du speaker soviétique. Je ne savais pas ce qu'ils en saisissaient. Pas plus que je ne m'expliquais ce que ma mère pouvait comprendre quand elle faisait les courses ou comment mon père s'exprimait auprès de collaborateurs ou de clients qu'il retrouvait au travail, puisque nous avions tous les trois de quoi manger, nous étions chauffés l'hiver et partions chaque été en vacances dans un chalet au-dessus d'Avoriaz. Le réfrigérateur se remplissait, il fallait bien que quelqu'un leur réponde. Le gardien de l'immeuble déposait un rare courrier. Avec son lourd cadran circulaire, le téléphone de plastique gris recueillait leurs hennissements et feulements modulés de façon peut-être plus citadine et diplomatique. Et lorsque

le plombier venait réparer une fuite, ses coups de clé sur le tuyau couvraient le dialogue, mais tout s'achevait avec bonne humeur et simplicité.

Face à la radio du matin ou à la télévision du soir, je continuais à m'épuiser en gestes de sourd-muet. Je ne m'apaisais qu'une fois revenu dans le monde extérieur, grâce à mes professeurs qui saluaient mes progrès en rédaction et dictée, à mes amis qui m'appréciaient malgré mes bons résultats scolaires, à tous les inconnus de la rue avec qui j'échangeais trois mots pour rien, pour l'amour de leurs voix limpides. En écoutant le journal quotidien, fin du conflit au Vietnam, invasion de l'Afghanistan, Beyrouth en flammes, je me prenais à espérer une guerre ici et maintenant. Et si, pris sous les bombes, mes parents se mettaient à parler normalement ?

À la cantine de l'école, spaghettis et bananes défilaient dans nos assiettes sous leurs noms attitrés, alors qu'à la table familiale ils répondaient à des appellations très instables. Chez nous, la banane me semblait aussi changeante que son propre nom. Mon seul repère était sa consistance fibreuse en surface, fondante au centre et son goût d'amidon sucré. Sa peau piquetée de noir sur fond jaune me donnait le vertige, cette carte réversible pouvait être lue aussi bien comme un ensemble de taches jaunes sur fond noir. Je m'y perdais pendant que mes parents empilaient les assiettes dans l'évier avec un murmure insouciant comme le flux de l'eau chaude.

À neuf ans, je passais mes soirées à lire. Sur chaque page

imprimée un mur de mots s'édifiait, mais à la différence de la langue de mes parents, c'était un mur habitable qui se déployait pièce par pièce pour former une maison puis une ville infinie, des rues perdues. Je laissais ma mère me tendre un livre qu'elle avait certainement lu puisqu'elle émettait l'une de ses monosyllabes prolongées, une sorte de *ûûûûûû*, que je ne comprenais pas mais où j'avais appris à discerner une forme de promesse. Il y eut *Dix petits Nègres*, *Moby Dick*, le *Guide bleu Auvergne* et *Cent recettes de la cuisine catalane*. En revanche, écrire ne me servait à rien. Les rares fois où j'ai tendu à ma mère un billet griffonné de quelques phrases, elle les avait lues à voix haute à sa façon inintelligible. Et puis, à quoi auraient servi ces messages? De quoi pouvais-je me plaindre? Le médecin arrivait dès la première fièvre. J'étais l'objet d'une surveillance attentive, permanente et empathique.

La version que j'écris maintenant, je l'ai déjà répétée à des amis plus ou moins concernés, à l'époque surtout Louis-Léon, le premier à y prêter vraiment attention le jour où dans la cour de récréation je lui proposai d'écouter les borborygmes parentaux enregistrés sur un magnétophone de poche. Louis-Léon me dit non, pas la peine, ça n'ajouterait rien, je te crois, c'est tout. Il portait une parka à double rangée de boutons noirs et je ne sais pourquoi cet alignement donnait une force particulière à la confiance qu'il m'accordait. Louis-Léon ignorait la

valeur de son geste. Grâce à lui je pus me tenir debout dans la cour de l'école, malgré l'énigme de mes parents.

Elle comporte, cette version officielle, quelques incohérences, ou du moins des trous, des blancs. Mais comme on dit pour les textes sacrés, elle fait maintenant autorité, et si tout le monde n'y croit pas, moi au moins j'y crois : c'est ainsi que mon enfance s'est passée. Les sourcils blonds et rapprochés de Louis-Léon, sa double rangée de boutons, son visage à la fois sérieux, averti, mou et posé, sans la moindre trace d'inquiétude, étaient la bouée qui flottait entre deux paniques – celle de ne pas comprendre mes parents, celle de n'être cru par personne – et je m'y accrochai. En y repensant, je me demande quelle tête pouvait avoir le premier témoin d'un prophète, s'il n'avait pas lui aussi les sourcils blonds rapprochés de Louis-Léon, son visage à la fois sérieux, averti, mou et posé. Tout se décide dans cette première écoute. Si personne ne vous croit, vous êtes mûr pour l'internement. Si quelqu'un se présente, un premier apôtre au visage mou, aux sourcils blonds et rapprochés, c'est le début d'autre chose. L'avenir commence et c'est ce cadeau-là que me fit Louis-Léon.

Bien plus tard, dans l'adolescence, il y eut Roméo, mon deuxième témoin. Roméo revenait par nostalgie à la fête annuelle du lycée où je l'avais croisé, ironique, vacant et chauve au cœur de l'hiver. Inscrit en médecine, il lisait trop, ne dormait plus, séchait les cours, somnolait dans les cafés. Dix ans nous séparaient, quelques paroles

échangées aux zincs, Roméo vingt-six ans, moi seize. Il m'écouta comme personne avant lui. La langue impossible de mes parents, les livres lus, les mots monosyllabiques de ma mère, je devins son cas, son patient. Roméo buvait beaucoup, il avait abandonné le whisky et n'absorbait plus que du vin où il mettait tout le sérieux subversif de ses vingt-six ans. Je crois que l'alcool lui apportait à peu près la même chose que mon histoire de langue incompréhensible, une sensation d'égarement presque parfaite qu'il pouvait atteindre sans bouger de sa chaise.

Dans la chambre de Roméo je m'allongeais, il buvait, je parlais, il écoutait. Dans les limbes de son alcool, il m'a écouté très longtemps, de sorte que mes longs monologues ont pris la forme d'un plongeur vers l'inconnu où je me tiens toujours pieds joints avant le grand saut. Assis derrière moi, de façon que je puisse évoquer mon avenir face au mur blanc de sa chambre ou plutôt face à un aquarium minuscule où quatre poissons immobiles étaient logés, Roméo s'efforçait à une écoute distante, à une mémoire scrupuleuse et pendant qu'il sondait mes paroles, il buvait différentes sortes de vins qui aiguïsaient son attention. Sa concentration gustative ne nuisait pas à sa concentration tout court même si de temps en temps il se plaignait d'acidité gastrique et m'expliquait qu'il délaissait les bordeaux et les bourgognes, pour se consacrer à différents côtes-du-rhône ou côtes-du-luberon, entrecoupés de vins chiliens

BABEL NUIT

de la laisser parler). Quand le *ûûûûûû* s'éternise, j'ouvre grand la fenêtre, je contemple les thuyas, les asters, les rhododendrons et je respire.



Babel nuit

Philippe Garnier

Cette édition électronique du livre
Babel nuit de Philippe Garnier
a été réalisée le 27 février 2012
par les Éditions Verticales.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070137169 - Numéro d'édition : 240695).
Code Sodis : N52084 - ISBN : 9782072466243
Numéro d'édition : 240697.